

Bouche bée

*Ta bouche me disait
Des mots de damnation si pervers et si tendres
Que je me demande ô mon âme blessée
Comment j'ai pu alors sans mourir les entendre
O mots si doux si forts que quand j'y pense il me semble
Que je les touche
Et que s'ouvre encore la porte de ta bouche*

En allant chercher des obus, Poèmes à Lou, Guillaume Apollinaire

Histoires de bouches est un recueil composé de 18 courtes nouvelles, écrit par Noëlle Châtelet et paru en 1987. Chacune de ces nouvelles s'articule sur le thème de la nourriture, la nourriture en trop, en moins, rêvée, ratée, obsédante. Ce qu'elle fait dire à notre corps qu'on ne dit pas avec la bouche justement.

La bouche nous intéresse ici : qui nous permet de nous nourrir, qui nous permet d'aimer, qui nous permet de parler, d'avalier. Celle qui rit, celle qui tête, qui baille, qui invoque, qui profère, qui hurle, qui chante, qui crache, celle qui vomit, celle qui embrasse.

Antre, entre, oral, orée, orifice

Oral signifie "qui se fait par la bouche" mais encore « ce qui se transmet par la bouche ». Du latin *os, oris*, qui veut dire bouche, bord. Et c'est ça, la bouche est l'orée du corps, le passage entre le dedans et le dehors, l'orifice, l'ouverture, le battant, la porte comme le dit si bien Apollinaire.

Ici nous parlerons de la bouche qui nourrit, ou qui, dans certains cas, justement ne nourrit pas, bouche qui « bouche » l'entrée. Qu'est-ce que la nourriture dit de nous ? Qu'est-ce que notre rapport à la nourriture dit de nous ? Qu'est-ce qu'on s'efforce d'écarter de la bouche, qu'est-ce qu'on veut taire ou faire taire, qu'est-ce qu'on s'efforce d'y faire pénétrer...

Dans ce livre nous trouvons par exemple un français émigré au Pérou troquant une chevalière en or contre un camembert afin de retrouver, à sa manière, le goût de sa Normandie natale ; une femme se suicide pour le seul fait d'avoir raté sa blanquette tant l'humiliation est insoutenable ; une autre boit jusqu'à l'excès pour se punir d'un mensonge dont elle n'arrive pas à se débarrasser ; une anorexique, une boulimique, des cannibales malgré eux sont encore mis en scène... Donc une multitude de rapport à la bouche, aux entrées, aux sorties, à la nourriture. Nourriture comme substitution au langage, substitution aux personnes, substitution aux souvenirs, nourriture comme nouveau goût à la vie.

Il est intéressant de souligner que « nourrir » est un verbe transitif, c'est-à-dire un verbe qui nécessite un complément, qui ne peut figurer et s'exprimer seul. *Nourrir : Fournir les aliments nécessaires. Qqn nourrit qqn (un enfant, un nourrisson) (de qqc.)* Donc Nourrir permet de ne pas mourir. Certes. Mais c'est aussi **entrer en relation avec l'autre**. Chez le nourrisson (entendons le mot « nourrisson », c'est un peu comme si l'enfant n'était qu'une bouche), il y a la dépendance, le besoin. Relation complexe car il y a la fusion, la peur du manque, de l'abandon, la faim et aussi le plaisir. Freud nous dit « *le premier organe qui se manifeste en tant que zone érogène et qui émette, envers le psychisme, une revendication libidinale, est, dès la naissance, la bouche. Toute l'activité psychique est d'abord agencée pour procurer satisfaction au besoin de cette zone. Il s'agit en premier lieu d'agir pour l'auto-conservation au moyen de l'alimentation. {...}. Très tôt, l'enfant en suçotant obstinément montre là qu'il existe un besoin de **satisfaction**, qui - bien qu'il tire son origine de l'alimentation et soit excité par elle - cherche son gain de plaisir indépendamment de celle-ci. De ce fait, **ce besoin peut et doit être qualifié de sexuel.*** »¹. Il continue plus loin « *Le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique {...} La mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente, et devient pour les deux sexes **l'objet du premier et du plus puissant des amours**, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures.* »².

Manger c'est aimer. Aimer c'est manger. L'enfant ne voudrait-il pas dévorer sa mère et n'a-t-il pas peur d'être dévoré ? Et plus tard, dans la relation amoureuse, n'y a-t-il pas une dimension cannibalique ? Quand on aspire à cet état de fusion totale, n'avale-t-on pas l'autre ?

¹ S. Freud, Abrégé de psychanalyse, ed PUF, p14

² Ibid, p 59

Dans la *Femme et le Sacrifice*, Anne Dufourmantelle nous parle de *Penthésilée* de Kleist et nous dit : « Entre aimer et dévorer, il n'y a qu'une fragile trêve que franchit Penthésilée dans sa folie. Penthésilée, avant de mourir, dit : « Désirer... déchirer... cela rime. Qui aime d'amour songe à l'un et fait l'autre. ». {...} Le cannibalisme, c'est manger l'autre pour se confondre avec lui, pour s'emparer de lui, de sa force, de son identité. {...} Penthésilée {...} dira devant Achille mort : « Il y a tant de femmes pour se pendre au cou de leur ami et pour lui dire : je t'aime si fort — oh ! si fort ! que je te mangerais. Et à peine ont elles dit le mot, les folles, qu'elles y songent, et se sentent déjà dégoûtées. Moi, je n'ai pas fait ainsi, bien-aimé ! Quand je me suis pendue à ton cou, c'était pour tenir ma promesse — oui — mot pour mot. Et tu vois — je n'étais pas si folle qu'il a semblé. »

Pour s'approprier totalement quelque chose, le faire sien, on ne peut guère que l'absorber, le synthétiser, le manger. Finalement ne serait-ce là la frontière entre être et avoir ? Lorsque l'on mange on n'a plus, on est. On devient ce que l'on mange. Le verbe avoir n'a plus lieu d'être puisqu'il est broyé, mâché, détruit, déchiqueté, transformé, il n'existe plus. Dans les recherches faites sur les cannibales on voit bien que manger l'autre revient à s'emparer de sa force, c'est aussi bien le soumettre que l'honorer. Manger est une manière de devenir. D'ailleurs pour Freud c'est comme si c'était la genèse d'une société : lorsque les fils de la horde mangent le père, ils ingèrent son corps, et symboliquement la loi, et là la société peut naître, avec comme premiers interdits : le cannibalisme et l'inceste. Me vient une question : l'enfant dévorant la mère et n'ayant qu'elle comme objet absolu et inconditionnel d'amour n'est-il pas l'homme primitif d'avant le repas totémique ?

J'aimerais souligner ici combien nourriture et sexe sont liés. Certaines langues d'ailleurs utilisent le même verbe pour copuler et manger et Levi Strauss nous précise qu'il est nécessaire d'ajouter « avec le pénis » pour se faire comprendre dans certains contextes.³ Et, ne voit-on pas tous les jours combien les deux sont liés, combien l'un représente l'autre, s'y substitue. Dans la chanson *Les Nuits d'une demoiselle*, Colette Renard pour parler du sexe féminin parle de mignardises, de cerise, de friandises, d'abricot, d'écrevisse, de bonbon, etc.⁴ ; gageons que ces métaphores ne sont pas gratuites. Chez Sade les libertins accordent beaucoup d'importance aux mets : l'auteur par excellence de l'érotisme nous fait toujours voyager culinairement, de longues descriptions accompagnent les dîners libertins. Puis dans

³ Levi Strauss, *Mythologiques 1 : Le cru et le cuit* (il parle des dialectes kaingang du Brésil)

⁴ Colette Renard, *Les Nuits d'une demoiselle*

la langue, combien utilise-t-on de métaphores ou expressions utilisant la nourriture pour parler du sexe : Mourir comme les melons, Passer à la casserole, Tremper le biscuit, Être de la confrérie du pot au lait, Aller aux fraises, aller aux asperges, ou le poireau vu comme l'asperge du pauvre, tête blanche et queue verte, les coquillages pour le sexe féminins ou fraises et cerises pour les tétons.

Finalement la nourriture et le sexe sont deux choses absolument indispensables à la vie sauf que l'une est centrée sur l'individu et l'autre sur l'espèce. L'homme a besoin de manger pour vivre et l'espèce du sexe pour se reproduire.

Si Manger demande tout cet investissement, cette relation à l'autre, cet amour, cette demande d'amour, ce rapport au sexe, ce rapport au corps, ces intrusions, ces transformations, il est aisé de comprendre pourquoi cela est si complexe et comment nous nous retrouvons devant des cas comme l'ogresse de *la Belle et sa Bête*, 16^{ème} nouvelle où il est question d'une boulimique qui doit tout dévorer, se remplir, se remplir jusqu'à ne plus avoir une once d'espace à l'intérieur. L'anorexique, la *femme Papyrus*, (7^{ème} nouvelle) qui doit atteindre cet endroit de hors-temps/hors-sexe/hors-identité et doit pour cela se vider, se vider. *La bouche d'ombre* (12^{ème}) qui doit boire, boire jusqu'à n'être plus (ne plus naître ?). Telles des Danaïdes, ces femmes sont comme condamnées à remplir un tonneau sans fond. Rien ne comblera ces corps, ils sont comme troués, ils ne se sont pas inscrits dans le désir de l'Autre et se trouvent manquant de soi.⁵ Dans le Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan énonce : « La pulsion saisissant son objet apprend que ce n'est pas par là qu'elle est satisfaite, parce qu'aucun objet ne peut satisfaire la pulsion. La bouche qui s'ouvre dans le registre de la pulsion, ce n'est pas de nourriture qu'elle se satisfait. »⁶.

Il faut ajouter à cela, pour compliquer encore un peu l'affaire qu'il y a notre rapport tout à fait personnel et intime à la nourriture mais également un rapport sociétal et de pouvoir. Lorsqu'on nous intime de manger cinq fruits et légumes par jour, le tout sur des publicités de pots de Nutella, qu'on nous rappelle en permanence qu'on fait mal, qu'il faudrait courir, sauter, rester couché, rester debout, être mince, se sentir bien dans sa peau, faire du sport, écouter son corps mais ne pas trop l'écouter, ne pas manger d'animaux,

⁵ (Dans le Séminaire *L'Angoisse* Lacan nous dit que « le sens le plus profond au terme d'auto-érotisme, c'est qu'on manque de soi, si je puis dire, du tout au tout. Ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même.) J. Lacan. Séminaire X. *L'angoisse*. Version Valas. P 187.

⁶ J. Lacan. Séminaire XI. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*

manger des protéines, ne pas manquer de fer, que reste-t-il de notre désir et de notre liberté après ces injonctions contradictoires et dissolvantes ? Ce corps qui peut-être nous semblait un peu nôtre s'avère ne plus trop nous appartenir. Il est aliéné par des lois extérieures qui ne font que rajouter du tumulte à l'affaire. Dans ce contexte d'idéologie et de marketing qu'en est-il alors de cette frontière dont je parlais plus tôt entre être et avoir alors ?

Le thème « nourriture-corps-sexe-inconscient » est très vaste et mériterait plus qu'une thèse et le livre de Noëlle Châtelet montre bien la multiplicité des approches qu'on peut en faire. J'ai préféré me promener avec légèreté à travers toutes ces histoires, soulever des points qui me parlaient – si j'ose dire-, partager des interrogations. Je finirai avec une anecdote drôle et d'actualité sur la bouche bouchée. Le président du Brésil Bolsonaro, il y a quelques jours, a été victime d'une occlusion intestinale après avoir avalé goulument une crevette entière sans l'avoir mâchée. Quelques fois le transit se fait mal, drôle pour la transitivité du verbe Nourrir.